

Rencontre avec Adèle Exarchopoulos

Helen Faradji

Numéro 164, octobre–novembre 2013

30 films à ne pas manquer cet automne

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70443ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Faradji, H. (2013). Rencontre avec Adèle Exarchopoulos. *24 images*, (164), 11–12.

Rencontre avec Adèle Exarchopoulos

propos recueillis par Helen Faradji



SI ON A PU L'APERCEVOIR DANS **BOXES** DE JANE BIRKIN OU **LA RAFLE** DE ROSELYNE BOSCH, ADÈLE EXARCHOPOULOS aura certainement été révélée au monde par son interprétation gourmande, électrique et ultra-sensible d'Adèle, jeune fille découvrant l'amour, ses passions et ses blessures, dans les bras d'Emma, étudiante aux Beaux-Arts. Rencontre avec la nouvelle « héroïne » révélée par le cinéma d'Abdellatif Kechiche.

*Quelle a été votre première réaction après la lecture du scénario de **La vie d'Adèle** ?*

Adèle Exarchopoulos : En fait, je n'ai pas eu le droit de le lire avant le casting. J'avais lu la bande dessinée de Julie Maroh, puis j'ai rencontré Abdel et quand il m'a dit oui, il me l'a donné en me disant : « Lis-le et après, oublie ». Il voulait que ce scénario soit une base, qu'il nous inspire, mais qu'ensuite on construise tout ensemble, en fonction de nos personnalités, de nos natures, de nos improvisations, de ce qui allait se passer sur le tournage.

Mais qu'est-ce qui vous a inspirée dans ce projet, alors ?

Abdel. Je savais qu'il rendait justice aux femmes dans ses films, à leur mystère, à leur puissance. J'aimais aussi la présence des hommes qui, même si elle est plus furtive, est d'une douceur qu'on voit très rarement. Abdel a une pudeur que j'adore. Et on ne va pas se mentir non plus, c'est aussi un cinéaste qui rend immensément justice à ses actrices : Sara Forestier, Hafsia Herzi... Après, par rapport au scénario, j'ai vraiment aimé cette idée d'observer comment une rencontre peut changer notre vie et nous bouleverser intérieurement.

Comment se prépare-t-on à un tel rôle ? Abdellatif Kechiche vous a-t-il donné des livres, des films à voir ?

Je me souviens être arrivée le premier jour sur le tournage et Léa, qui a plus d'expérience que moi, et un talent immense, avait déjà beaucoup travaillé la complexité et le monde intérieur de son personnage. Moi, je n'avais rien fait. Et je me suis dit que je ne pouvais plus travailler comme ça, seulement à l'instinct, que c'était sérieux,

un premier rôle. J'ai commencé à angoisser, je ne me sentais pas prête. Quand j'en ai parlé à Abdel, il m'a dit : « Mais on s'en fout de tout ça ! ». Cela dit, pour ce qui est des lectures, il m'a donné *La vie de Marianne* (de Marivaux) et des livres philosophiques, mais en me disant de ne pas me prendre la tête avec ça, de simplement m'imprégner de bribes.

Ce tournage très long, avec de multiples prises, vous a-t-il permis de libérer une émotion particulière ?

Bien sûr. Et c'est pour ça qu'on ne peut pas parler de contraintes. La liberté qu'Abdel nous donne dans l'espace et dans le temps est incroyable. Il n'arrête pas de filmer, parfois pendant des heures, même hors du plateau. Et cette multiplication des prises fait qu'à un moment, on s'abandonne, on ne réfléchit plus à rien, on n'a plus conscience qu'il y a une caméra, on est entièrement dans le moment présent et dans l'écoute. C'est essentiel, dans le jeu, l'écoute. Quand on écoute quelqu'un, on plonge dans ses yeux et on ne pense plus aux indications. On est dedans à 300 %.

Quelle a été la part d'improvisation dans le film ?

Il y en a énormément. Abdel est du genre à dire : « Tu n'as rien à faire, là ? Et bien, fais la perche sur la prochaine scène » ! La scène sur le banc, par exemple, a été très longue à faire et ce n'est que de l'improvisation. À un moment, j'ai dit que j'adorais Bob Marley et Abdel est venu me dire : « C'est exactement ce que je cherchais ». Le lendemain, il m'avait imprimé toutes les paroles de *Get Up, Stand Up* et m'a demandé de refaire la scène en approfondissant sur Bob Marley !

La vie d'Adèle – Chapitre 1 et 2 d'Abdellatif Kechiche



SORTIE EN SALLE LE 9 OCTOBRE

Certains films tendent vers la fable, d'autres vers le récit romanesque ou encore vers l'essai, *La vie d'Adèle – Chapitre 1 et 2* serait plus proche d'une cantate. Ni morale, ni construction dramatique échevelée ne guide le film d'Abdellatif Kechiche, il s'offre à nous dans l'instant, dans la brûlure de son présent, à la façon dont nous apprécions une exécution musicale. Les notes et les leitmotivs qu'il agence ce sont des moments d'intimité, des étreintes, des scènes de danse, des fêtes, mais surtout le visage d'Adèle, ses sourires et ses pleurs, sa façon de remonter ses cheveux en un chignon approximatif ou encore de les défaire. Invoquer la peinture à propos de cette

insistance à capter au plus près les variations des émotions serait d'autant moins absurde qu'Emma, celle dont Adèle tombe amoureuse, est étudiante aux Beaux-Arts, finira par exposer dans une galerie et que nombre de conversations tournent autour de l'art. Pour autant, cette préoccupation plastique ne repose en rien sur une volonté de singer des tableaux, elle prend forme à travers ce que le cinéma est le plus apte à s'emparer, mouvement, gestes, regards, temps, lumière, le tout au service d'une recherche de la justesse. Comment transmettre – on finirait par croire qu'il s'agit de les recueillir – telle ou telle nuance de sentiment, telle attraction physique au bord du vertige, telle hésitation? Comment mettre en scène la jouissance féminine?

La vie d'Adèle atteint une telle précision dans la sismographie des affects, que certaines scènes à dimension « sociologique », comme celles dans lesquelles affleurent les différences de capital culturel entre Adèle et Emma, apparaissent à cette aune, comme plus schématiques. Cela tient aussi à ce que le film ne prétend pas s'extraire du quotidien, il demeure au niveau des conversations banales, des mots de tous les jours, au cœur desquels la passion d'Adèle se déploie et sa mue d'adolescente en jeune femme s'opère.

Revu après Cannes, le film n'a rien perdu de sa force. L'émotion demeure intacte, tout comme notre impatience, dès lors, de pouvoir découvrir les chapitres suivants de la vie d'Adèle. – Jacques Kermabon

Est-ce que c'est cette implication unique de votre part dans le personnage qui a mené au changement de titre du film?

Non. En fait, on avait commencé à tourner depuis deux semaines, et on hésitait entre les prénoms Clémentine et Jocelyne. Mais Abdel tourne beaucoup quand on ne sait pas qu'il tourne : dans le train, au déjeuner, pendant que tu fumes une clope avec des potes, quand tu te réveilles d'une sieste faite pendant une pause technique... Et un jour, il m'a dit : « Dans toutes ces scènes que j'ai tournées, plusieurs t'appellent Adèle. Et Adèle veut dire justice en arabe, ce que j'aime beaucoup. Mais tu décides, je ne veux rien t'imposer, il ne faut pas que ça te gêne ». Ça ne me dérangeait pas du tout. En plus, *La vie d'Adèle* rappelle le titre *La vie de Marianne*...

C'est donc une vraie collaboration?

Absolument. Et c'est pour ça que la palme remise à nous trois nous a tant fait plaisir. On a reconnu que c'était trois artistes qui avaient créé ensemble. Bien sûr que Kechiche nous en demandait beaucoup, mais nous aussi on lui en demandait beaucoup. Et jamais il ne prendrait une scène où on est mauvaise. Il la fera refaire une semaine s'il le faut, mais elle sera parfaite.

Le film évoque une histoire d'amour, mais parle aussi beaucoup de transmission. Que vous a-t-il transmis à vous?

C'est absolument un film sur la transmission. Adèle est dans ce mouvement, elle veut aller vers les enfants, leur apprendre l'orthographe, etc. D'ailleurs, c'était très dur de jouer l'institutrice. Pour moi, c'étaient les scènes les plus difficiles. Je n'arrivais pas à concilier

l'autorité demandée par cette fonction et la proximité naturelle qui se créait avec eux, je ne trouvais pas ma place. Je les trouvais si mignons que je me sentais envahie! Mais ce film m'a transmis le désir d'apprendre encore. J'ai l'impression d'avoir grandi avec lui, qu'il m'a donné de la maturité et plus de tolérance aussi.

*Quand avez-vous pris conscience que **La vie d'Adèle** était un film important?*

J'ai l'impression d'en prendre conscience tous les jours. Quand je vois le public réagir, quand on a eu la palme d'or, quand les critiques du festival de Cannes sont sorties... Et pendant aussi. Je savais, en le tournant, qu'on faisait quelque chose de rare, de hors du temps. À cause du sujet, du scénario, de Kechiche, de l'expérience humaine qu'on a vécue pendant six mois. Travailler avec un génie, dans toute sa complexité, c'est être déstabilisée, mais c'est aussi apprendre constamment. C'est ça, un artiste. C'est facile de les critiquer, ils sont torturés, parfois durs, injustes, mais au final, ils apportent quelque chose de tellement unique qu'on ne peut plus rien dire.

Vous semblez fière de ce film.

Oui, très! Je suis fière d'avoir travaillé avec Abdel et Léa, d'avoir amené une passion comme ça à l'écran, qui dérange, qui bouscule. Je suis fière parce que je sais à quel point on a bossé, à quel point tout le monde a pu souffrir, à quel point cette expérience m'a bouleversée, ce que je n'oublierai jamais. Et de sentir que ce qui m'a touchée, moi, touche aussi les autres, ça me ravit. ■